

## 130. LETTRE

A Génethlius prêtre.

*Saint Basile se défend vivement des reproches qu'on lui faisait d'être dans les sentiments d'Apollinaire. Il avoue de bonne foi qu'il lui a écrit n'étant encore que laïque, mais il prétend qu'on ne doit point faire un crime à un évêque de ce qu'il a écrit il y a plus de 25 ans sur des matières indifférentes dans des lettres de pure civilité. Ces lettres avoient causé de grands tumultes parmi les fidèles, parce que les ennemis de saint Basile les produisoient pour prouver qu'il entretenait des commerces secrets avec les hérétiques.*

J'ai reçu vos lettres, et j'ai fort approuvé le titre ingénieux que vous donniez au livre qu'ils ont écrit; vous l'appellez le livre de l'Apostasie. Les auteurs font une espèce d'apologie, pour justifier la démarche qu'ils ont faite en se séparant d'avec nous; mais je ne sais comment ils se justifieront au tribunal de Jésus Christ qu'il est impossible de tromper par de fausses raisons. Ils entassent de grandes invectives contre moi. Ils me déchirent par des calomnies atroces : ils disent tout ce qui leur plaît, sans se mettre en peine de dire la vérité. Ils vantent leur humilité et me taxent d'orgueil et de faste, parce que je n'ai pas voulu recevoir leurs députés; on les a convaincus que ce sont autant de mensonges, pour ne rien dire de plus fort. Ils n'ont songé qu'à éblouir les hommes, sans se mettre en peine de se justifier devant Dieu, qui n'aime que la vérité. Dans les écrits qu'ils ont fait courir contre moi, ils ont semé finement quelques termes hérétiques, cachant malicieusement le nom de l'auteur de ce livre scandaleux, afin que la plus grande partie des lecteurs, qui n'y regardent pas de si près, ayant lu l'accusation qui précède, crussent que tout ce qu'on me reprochait dans la suite était véritable, parce qu'on avait eu la précaution de celer le nom du père de ces dogmes impies; c'est l'adresse dont se sont servi ceux qui ont entrepris de me calomnier, en persuadant aux esprits faibles que toutes ces choses étaient de mon invention, et que je les avais écrites.

Puisque vous êtes instruits de la vérité, ne vous alarmez point, rassurez les esprits flottants, et apaisez les tumultes qu'ils pourraient exciter; je sais qu'on aura de la peine à me justifier à cause du crédit des personnes qui se déchainent contre moi. Pour ce qui regarde la supposition des écrits, qu'on m'attribue faussement, je crois que quoique la fureur dont ils sont transportés les aveugle, en sorte qu'ils ne s'aperçoivent plus de ce qui est utile. Ils n'iront point à cet excès, que de faire un mensonge de gaieté de cœur, si vous les pressés de répondre, et ils n'auront pas l'audace de soutenir que ces écrits soient de mon invention; s'ils n'en sont pas, pourquoi me condamne-t-on pour le crime d'autrui ? Ils diront sans doute que j'ai été compagnon d'Apollinaire, qui m'a rempli l'esprit de ses dogmes, et que je recèle ce poison dans mon cœur : mais il faut qu'ils prouvent ce qu'ils avancent. S'ils lisent dans le secret des cœurs, que ne font-ils éclater cette qualité prophétique, afin que vous soyez convaincus qu'ils disent la vérité. S'ils peuvent prouver par des indices certains et manifestes que j'ai eu commerce avec cet homme, qu'ils montrent les lettres réciproques que nous nous sommes écrites l'un à l'autre; qu'ils fassent voir la bonne intelligence que j'ai entretenue avec les clercs, ou que j'en aie jamais reçu aucun d'eux à la communion ou à la prière. S'ils ne peuvent produire que des lettres que j'ai écrites, il y a plus de 25 ans à un laïque, n'étant encore moi-même que laïque; si ces lettres ne sont pas telles que je les ai écrites; si elle sont été falsifiées, Dieu sait par qui, vous pouvez comprendre par là l'injustice que l'on me fait, puisqu'aucun évêque n'est obligé de répondre de ce qu'il a écrit sur des choses indifférentes par quelque surprise n'étant que laïque. Ces lettres ne regardaient nullement les matières de la foi, ce n'étaient que de purs compliments et des témoignages d'amitié. Peut-être trouvera-t-on qu'ils ont écrit aussi à des païens, ou à des juifs; on ne les a point cités, pour se justifier de ces lettres. Jusqu'à présent on n'a point encore fait un crime à personne d'un sujet tel que me reprochent ces gens qui s'effarouchent d'une mouche.

Je n'ai jamais écrit les choses dont on m'accuse, ni adhéré à ceux qui sont dans ces sentiments. J'anathématise tous ceux qui défendent le dogme impie de la confusion des hypostases, qui fait revivre la détestable hérésie de Sabellius. Dieu m'en est témoin, lui qui pénètre dans les secrets des cœurs; tous les frères qui m'ont pratiqué en sont aussi très

persuadés. Ces critiques si rigides, qui m'accusent avec tant de véhémence, qu'ils rentrent dans eux-mêmes, et qu'ils interrogent leur propre conscience, ils reconnaîtront de bonne foi que dès ma jeunesse, j'ai toujours eu beaucoup d'horreur de cette impiété. Si l'on me demande à moi quels sont mes sentiments, on pourra le connaître par cet écrit auquel ils ont eux mêmes souscrit de leur propre main; et comme ils ont tâché d'effacer leur souscription, ils ont recours aux crimes imaginaires dont ils m'accusent, et qui leur servent de prétextes pour déguiser leur changement. Ils ne veulent point avouer qu'ils se repentent d'avoir souscrit à mon livre; mais ils me reprochent des impiétés, pour éblouir le monde, se flânant qu'on ne devinera point que leur séparation n'est qu'un pur prétexte. Il est vrai qu'ils ont apostasié de la foi, ils l'avaient confessée devant plusieurs témoins : ils ont reçu ma profession de foi. Ils y ont souscrit, tout le monde le peut voir, leur propre écriture est une preuve incontestable de la vérité. On connaîtra encore leurs sentiments, si on lit la confession de foi, qu'ils ont présentée à Gélase, depuis la souscription qu'ils m'avaient donnée; il sera fort aisé d'en remarquer la différence. Des gens qui changent de la sorte ne devraient point s'amuser à rechercher curieusement un fétu dans les yeux des autres, qu'ils arrachent auparavant la poutre qui leur crève les yeux à eux-mêmes. J'ai dit tout cela plus au long dans une autre lettre, où j'ai fait mon apologie sur tous les chefs qu'on m'objectait; elle suffira pour instruire ceux qui en voudront savoir davantage. Pour ce qui vous regarde, n'ayez plus de chagrin, après que vous aurez lu ma lettre, redoublez l'amitié que vous avez toujours eue pour moi; je ne désire rien davantage que d'être uni avec vous. J'aurais un chagrin extrême, et je serais inconsolable, si les calomnies dont on m'a noirci, vous refroidissaient à mon égard, et si elles mettaient la division entre nous. A Dieu.